

Élisabeth CASTADOT
Université de Mons

Grevisse en ses « Plates-bandes du grammairien »

Norme, variations et amour de la langue dans la chronique tenue par l'auteur du *Bon usage* dans le magazine belge *Le Moustique*, de décembre 1949 à aout¹ 1954

Les débuts des « trente glorieuses » et les développements de l'administration étatique se sont accompagnés d'un renforcement du souci des normes de l'écrit et de l'expression en français. Cette préoccupation n'était pas nouvelle, en particulier pour les Belges francophones : de nombreux ouvrages et documents (recueils, manuels, chroniques...) à destination de ce public paraissaient depuis le ^{xix}^e siècle afin de conseiller ou déconseiller certains tours et termes². Toutefois il est clair que le développement de l'administration et de la communication commerciale et médiatique (radio, puis télévision) amène des préoccupations nouvelles : la parole et les propos sortent du cadre d'une communication interpersonnelle pour toucher un ensemble très large de destinataires, peu déterminés. Ce contexte social-historique constitue une montée de l'ère des « télécommunications », qui inspirera à Jacques Lacan, en 1953, cette observation :

-
- 1 Dans notre présent propos, nous appliquerons les rectifications orthographiques proposées par l'Académie française en 1990. Nous observons en effet, dans notre corpus de chroniques, certaines réflexions que formulait Grevisse et qui allaient déjà dans le sens de ces rectifications : le désir de francisation des pluriels des noms empruntés à une langue étrangère (*Les Plates-bandes du grammairien*, 12-03-1950), ainsi que la suggestion d'une harmonisation des pluriels pour les noms composés (*Les Plates-bandes du grammairien*, 01-10-1950).
 - 2 Voir sur ce point entre autres notre article : Élisabeth Castadot, « Notre langue, de Léopold Courouble : résistance à la norme linguistique ou résistance à l'interprétation ? », dans *Cahiers internationaux de symbolisme*, n^{os} 161-163, 2022, pp. 61-77.

Ici c'est un mur de langage qui s'oppose à la parole, et les précautions contre le verbalisme qui sont un thème du discours de l'homme « normal » de notre culture, [sic] ne font qu'en renforcer l'épaisseur. Il ne serait pas vain de mesurer celle-ci à la somme statistiquement déterminée des kilogrammes de papier imprimés, des kilomètres de sillons discographiques, et des heures d'émission radiophonique que ladite culture produit par tête d'habitant dans les zones A, B et C de son aire¹.

Le « mur de langage », l'omniprésence des mots renforcent donc la crainte du « verbalisme », ainsi que la préoccupation du « bien dire » et du « bien écrire ». Par ailleurs, comme on le verra ci-dessous, le développement de la linguistique et des sciences du langage aiguisé, chez les locuteurs, la conscience métalinguistique (« – Puis-je employer cette formulation ? » ; « – D'où provient cette expression ? » ; « – Quelle fonction occupe tel mot dans telle phrase ? »). Pour toutes ces raisons, à la fin de l'année 1949, la rédaction d'un magazine belge francophone, titré *Le Moustique*, décide d'accroître l'espace de sa rubrique consacrée aux questions d'emploi de la langue française. Cet hebdomadaire illustré comportait déjà auparavant une brève rubrique (environ 160 mots), intitulée « La Minute du grammairien », signée du pseudonyme « Le neveu du Misanthrope² ». Cependant, à partir du 25 décembre 1949, cette chronique sera clairement et fièrement signée par Maurice Grevisse ; elle s'étendra sur deux ou trois colonnes ; et elle sera intitulée « Les Plates-bandes du grammairien ».

Du 25 décembre 1949 au 29 août 1954, Maurice Grevisse fera dès lors paraître une chronique dans chaque numéro. Le magazine, « créé en 1924, propose principalement les programmes télévisés [alors radiophoniques] de la semaine, mais également des articles sur l'actualité générale et cultu-

1 Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » [Rapport du Congrès de Rome tenu à l'Istituto di Psicologia della Università di Roma les 26 et 27 septembre 1953], dans *Écrits I, Texte intégral*, Paris, Seuil, 1999, pp. 280-281.

2 Nous ne pouvons affirmer qu'il s'agissait là déjà de textes de la plume de Maurice Grevisse ; toutefois, une analyse du contenu et du style de quelques-uns de ces billets, ainsi que la continuité des intitulés (*La minute du grammairien* passant sans transition aux *Plates-bandes du grammairien*) est quelque peu troublante. Maria Lieber, mentionne le fait que *Le Moustique* « avait dû licencier son précédent chroniqueur de langage, le neveu de [sic] misanthrope par manque de courrier » [*wegens Mangels an Zuschriften entlassen musste*], mais elle ne mentionne pas la source à partir de laquelle elle a établi cette information. (Voir Maria Lieber, *Maurice Grevisse und die französische Grammatik. Zur Geschichte eines Phänomens*, Bonn, Romanistischer Verlag, 1986, p. 69.)

relle¹ ». Ce cadre pourrait paraître étonnant, vu l'image sérieuse accolée à la figure du grammairien – cela d'autant plus aujourd'hui, alors que le nom « Grevisse » est littéralement devenu une marque commerciale, pour désigner des ouvrages de référence (pour tous les publics et toutes les situations²), ou une antonomase pour une personne qui se soucie particulièrement de la correction de son expression en français...

Comment des réflexions métalinguistiques de haute tenue se sont-elles insérées, pendant près de cinq ans, entre de brèves bandes dessinées humoristiques, des rubriques de conseils pratiques, ou des publicités pour des crèmes ou des vêtements féminins ? Le magazine *Le Moustique* (aujourd'hui *Moustique*) est en effet né dans la perspective suivante, rappelée dernièrement par son rédacteur en chef actuel, Jean-Luc Cambier :

[Notre] slogan « *l'hebd' qui pique* » qui, depuis les années [19] 90, nous vaut une enviable notoriété était déjà au programme le 23 novembre 1924. Selon la légende, au bout d'un repas passé à imaginer un hebdomadaire d'un genre nouveau, les penseurs assoupis ont été réveillés par un moustique. Son nom était trouvé. Avec une générosité un peu paternaliste et une conviction bien catholique, Jean Dupuis voulait instruire sans donner de leçons, séduire, surprendre, amuser. *Le Moustique* devait allier illustrations, humour, récits et plus tard reportages. Parler légèrement de sujets graves et prendre au sérieux le divertissement. Le cocktail reste un classique³.

Pour traiter cette question, nous évoquerons d'abord brièvement quelques aspects et facettes de la personnalité et de la vie de Grevisse. Nous n'apporterons là rien de bien inédit et nous appuierons avec reconnaissance sur les recherches et travaux de Maria Lieber et de Jean-René Klein, ainsi que sur divers entretiens et notices ; mais cette contextualisation nous semble nécessaire afin d'inscrire nos observations au sujet des « Plates-bandes du grammairien » [désormais PBG] dans la ligne de l'œuvre et de la posture de leur auteur.

-
- 1 Anne Dister, « Maurice Grevisse et André Goosse : du bon usage au français universel », dans *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, n° 2, 2022, p. 130.
 - 2 Le site *Grevisse.fr* | *Pour l'amour de la langue française* décline ainsi ses produits en gammes pour les collégiens, la famille, les enseignants, les étudiants...
 - 3 Jean-Luc Cambier, « *Moustique* a cent ans : "Dans un tourbillon continu d'informations, un hebdomadaire est un bien précieux" », dans *Moustique*, 26 novembre 2024. En ligne : *Moustique a 100 ans : « Dans un tourbillon continu d'informations, un hebdomadaire est un bien précieux »* - *Moustique*], consulté le 25 janvier 2025.